

**vidéo**chroniques

Antoine Bondu  
Rebecca Brueder  
Chloé Chéronnet  
Gilles Desplanques  
Sibylle Duboc  
Stefan Eichhorn  
Valentin Martre  
Sarah del Pino

Du 27 mai au 16 juillet 2022

# Locus solus



**vidéo**chroniques

# **Locus solus**

**Antoine Bondu, Rebecca Brueder,  
Chloé Chéronnet, Gilles Desplanques,  
Sibylle Duboc, Stefan Eichhorn,  
Valentin Martre, Sarah del Pino**

**Commissariat :  
Édouard Monnet, Thibaut Aymonin**

**Du 27 mai au 16 juillet 2022**

## ***Locus solus***

Grâce à Laure, et Jean-François

Haut de deux mètres et large de trois,  
le monstrueux joyau, arrondi en  
forme d'ellipse, jetait sous les rayons  
du plein soleil des feux presque  
insoutenables qui le paraient d'éclairs  
dirigés en tous sens.

Raymond Roussel

*Locus solus* est le titre d'un étrange roman paru en 1914, sous la plume de Raymond Roussel. Pionnier d'une littérature mêlant science-fiction et fantastique, l'auteur désigne en ces termes un domaine, constitué d'une villa et d'un parc attenant, au sein duquel se découvrent les improbables et troublantes créations de son propriétaire, qui nous est présenté comme un scientifique et un inventeur. Si l'œuvre fut fondatrice pour nombre d'artistes pendant la première moitié du XXe siècle – Duchamp et les surréalistes y firent explicitement référence –, son écho demeurera longtemps prégnant dans le champ littéraire. C'est ainsi que James Graham Ballard reprendra ce titre en 1969, à l'effet d'intituler plusieurs passages de son ouvrage le plus décousu sans doute, le plus déconcertant

peut-être, que son auteur préconise en outre de lire dans le désordre <sup>1</sup>. Mais pour autant que *La Foire aux atrocités* évoque bien le futur et la science, ce texte est absolument dépourvu du merveilleux qui se dégage de l'œuvre de son prédécesseur. Au contraire et dans leur complétude, les visions ou pressentiments de J.G. Ballard révèlent en effet des prédictions dystopiques et autrement préoccupantes, soucieuses de réalisme, dans la continuité de

---

1. Voir J.G. Ballard, *La Foire aux atrocités*, trad. F. Rivière, Auch, Tristram, coll. "Souple", 2014 [1969] ; dans son introduction à l'édition anglaise de 2001, telle que reproduite et traduite dans cette version, J.G. Ballard nous apporte à ce titre quelques conseils méthodologiques : "Quant aux lecteurs qui se sentiraient quelque peu intrigués par la déconcertante structure narrative de *La Foire aux atrocités* (quoiqu'elle soit beaucoup plus simple qu'il n'y paraît au premier regard), ils devraient tenter une approche différente. Au lieu de commencer chaque chapitre par son début, comme dans tout roman traditionnel, contentez-vous d'en tourner les pages jusqu'à ce qu'un paragraphe retienne votre attention. Si quelque idée ou quelque image vous semble intéressante, balayez alors du regard les paragraphes voisins jusqu'à ce que vous y trouviez quelque chose qui résonne en vous de façon à piquer votre curiosité. Et bientôt, je l'espère, le rideau de brume se déchirera pour permettre au récit sous-jacent d'en émerger. À ce moment, vous lirez enfin ce livre exactement de la façon dont il a été écrit."

celles qu'Orwell formulait vingt ans auparavant. Elles s'inscrivent à contre-courant des utopies futuristes et de l'optimisme technologique, tandis qu'elles agrègent à leurs questionnements la géologie, la psychanalyse, l'urbanisme, la médecine, l'écologie, les mécanismes de perception et bien d'autres choses encore. Dites "d'anticipation" (sociale, politique, sociétale, environnementale), ses œuvres, qu'il qualifie de *realfiction*, tentent "de tracer les contours d'un monde contemporain que beaucoup tendent à placer dans le futur, proche ou non"<sup>2</sup>. En traquant le futur dans le présent, elles sont ainsi fondamentalement critiquées d'une "société plus ou moins aimablement liberticide"<sup>3</sup>, d'un modernisme et d'un productivisme qui conduit au dérèglement ou au dysfonctionnement, si ce n'est au désastre.

La formule rédigée par Robert Smithson dans le courrier qu'il adresse à George Lester au début des années 1960 – "Je suis un artiste moderne qui meurt du modernisme"<sup>4</sup> – pourrait tout aussi bien convenir pour qualifier

2. Jérôme Schmidt, "Shepperton 2008. Entretien avec J.G. Ballard", in Émilie Notéris et Jérôme Schmidt (dir.), *J.G. Ballard. Hautes altitudes*, Alfortville, Ère, 2008, p. 19.

3. Thierry Paquot, James Graham Ballard & le *cauchemar consommériste*, Paris, Le Passager clandestin, 2021, p. 13.

4. Cité par Olivier Scheffer, *Sur Robert Smithson. Variations dialectiques*, Bruxelles, La Lettre volée, 2021, p. 3.

l'état d'esprit de Ballard à la même époque. Paradoxalement d'ailleurs, l'identification simpliste de Smithson à cette queue de la comète avant-gardiste américaine constituée par le *Land Art* ou l'*Earth Art*, a longtemps occulté les ressorts de son œuvre, pourtant largement indexée sur cette science-fiction qui l'inspirait, en tant que "contre-modèle moderniste"<sup>5</sup> justement. Si les figures disparates de monstres, de vaisseaux spatiaux et d'astronautes qui hantent ses dessins et collages de jeunesse constituent un premier témoignage de son inclination à cet égard, "cette imagerie de science-fiction [...] disparaît relativement vite au profit d'un usage plus abstrait de cette culture, qui se met en place vers le milieu des années 1960"<sup>6</sup>. C'est ainsi, par exemple, qu'il introduit plusieurs références cinématographiques et littéraires relevant de ce genre populaire et de cette forme hybride dans "Entropy and the New Monuments", essai théorique dédié à l'art et à l'architecture au sein duquel Damon Knight (*Beyond the Barrier*, 1964), Elio Petri (*La decima vittima*, 1965), George Orwell (1984, 1949) et Hal Roach (*One Million B.C.*, 1940) sont paradoxalement cités. Ce texte séminal à bien des égards fut, pour Smithson, l'occasion de se

5. Olivier Scheffer, "Art et science-fiction chez Robert Smithson", in Jean Pierre Cricqui et Céline Flécheux (dir.), *Robert Smithson. Mémoire et entropie*, Dijon, Les Presses du réel, 2018, p. 189.

6. *Ibid.*

saisir pour la première fois d'une notion qui traverse l'entièreté d'une démarche éminemment complexe, tandis qu'on la réduit trop souvent à sa portée matériologique. Terme emprunté à la thermodynamique<sup>7</sup>, l'entropie que mobilise l'artiste est un outil critique puissant, à l'œuvre dans le texte lui-même. Le recours à la science-fiction participe de cette opération, puisqu'il transporte du bruit – au sens électronique du terme –, quelque chose qui parasite, qui dérègle et défigure, seule réponse possible à la défiguration à laquelle le système travaille. Il convoque par conséquent une sous-culture qui n'a rien à faire là, ni avec l'illusion d'un progrès technologique émancipateur tandis qu'on le constate inféodant, ni avec un discours linéaire sur l'histoire, ni encore avec la rationalité contraignante de la critique d'art ou le mythe de l'œuvre autonome. Dans la sphère théorique telle que pratiquée par

7. L'entropie désigne, en thermodynamique, une grandeur permettant de quantifier et de qualifier les effets des échanges d'énergie entre systèmes et leurs changements d'état respectifs et consécutifs. L'étymologie de ce terme, judicieusement choisi par son inventeur Rudolf Clausius, en 1865, provient du grec entropè (ἐντροπή), qui signifie littéralement "action de se retourner" entendue comme "action de se transformer". Son acception plus généralement admise caractérise le niveau de désorganisation, ou d'imprédictibilité du contenu en information d'un système.

les artistes, l'approche de Smithson se situe donc aux antipodes de l'orthodoxie qui caractérise "la froide concision des textes de Donald Judd ou [...] l'argumentation méthodique de ceux de Robert Morris"<sup>8</sup>. Elle s'apparente ici à celle que promet Cole Swensen dans un autre domaine, celui de la poésie :

L'entropie m'intéresse [...] surtout dans la façon dont le concept peut être utilisé pour comprendre comment la poésie fonctionne dans des sociétés humaines pour élargir constamment le champ du langage et le potentiel de signification. Écrire de la poésie, c'est introduire intentionnellement du bruit au sein de la communication et perturber à dessein son fonctionnement lisse<sup>9</sup>.

Au mi-temps des années 1960, c'est à cette besogne – l'instauration de désordres – que se livre l'artiste en tout point, autrement dit dans les champs élargis de la sculpture, de la théorie de l'art, et des arts en général.

8. Valérie Mavridorakis, "Les essais de Robert Smithson. Une sédimentation du langage au voisinage du cinéma", in Bertrand Baqué, Cyril Neyrat, Clara Schulmann, Véronique Terrier-Hermann (dir.), *Jeux Sérieux. Cinéma et art contemporain transforment l'essai*, Genève, Mamco, 2015, p. 374.

9. Conversation entre Jean-Patrice Courtois et Stéphane Bouquet, Isabelle Garron, Eleni Sikelianos et Cole Swensen, "Poésie et Land Art", in Jean-Pierre Cricqui, Céline Flécheux (dir.), *op. cit.*, p. 92.

Il s'agit notamment de contrer la doctrine greenbergienne – dominante, exclusive, univoque et puritaine – “selon laquelle l'histoire de l'art évolue progressivement vers la pureté des médiums par résolution puis transgression des problèmes formels successifs<sup>10</sup>”. Comme le rappelle Valérie Mavridorakis, Smithson est alors armé des théories exposées par George Kubler<sup>11</sup> pour qui “toute œuvre d'art est un fragment d'une unité plus large, d'une séquence temporelle discontinue et indélimitable<sup>12</sup>”. C'est précisément ce que retient l'artiste quand il cite Kubler dans “Ultramoderne” en stipulant que “l'histoire de l'art [...] ressemble à une “chaîne brisée maintes fois réparée, faite de bouts de ficelle et de fils” qui relie “occasionnellement des bijoux”<sup>13</sup> :

Pour Smithson, ainsi que le suggère encore Valérie Mavridorakis, Kubler est à l'histoire de l'art ce que Herbert George Wells est à la science-fiction. Il lui permet de voyager librement dans le temps, d'explorer la préhistoire tout

comme les lointains futurs. Les œuvres ou bien les objets abandonnés [...] peuvent devenir d'étranges machines ou de monstrueux dinosaures : “La pré comme la post-histoire font partie du même type de conscience du même type de conscience du temps et existent sans aucune référence à l'histoire de la Renaissance”, écrit-il avec soulagement dans “A Museum of Language in the Vicinity of Art<sup>14</sup>”.

Le *cave-man* peut dès lors côtoyer le *space-man* sous un même toit, en se moquant du qu'en-dira-t-on ! De même que l'anticipation invite à la “rétrociption”, pour reprendre le bon mot d'Arnauld Pierre<sup>15</sup>. Irriguée de paradoxes, de renversements et d'imbrications temporelles, l'ambivalence promise par la science-fiction, et par cette forme d'entropie qui l'accompagne, se manifeste dans les textes de l'artiste bien plus subtilement que dans les figures naïves qu'il représentait à ses débuts. Aux citations de Nabokov (“le futur n'est que l'obsolète à l'envers”) ou de Willie Sypher (“l'entropie est l'évolution à rebours”) qui égrènent “Entropy and the New Monuments”, répondent ainsi les formules lapidaires qui sous-tendent “A Tour of the Monuments

14. Valérie Mavridorakis, “Les essais de Robert Smithson”, *op. cit.*, p. 377. L'autrice nous renvoie ici à un autre texte de Robert Smithson paru dans Art International en mars 1968, traduit dans Robert Smithson. *Le paysage entropique*, *op. cit.*, p. 183-191.

15. Voir Arnauld Pierre, *Futur antérieur. Art contemporain et rétrociption*, Dijon, Les Presses du réel, 2012.

of Passaic<sup>16</sup>”, publié un an plus tard pour rendre compte d'une visite dans la ville de son enfance. À l'opposé de la “ruine romantique” qui figure une altération lente et un projet durable, il y est question d'un “panorama zéro” et d'un “futur abandonné”, dépassé et démodé, qui se “perd quelque part dans les dépotoirs du passé non historique”. Il ne contient que des “ruines à l'envers” faites de bitume, de béton, de plastique et de néon, bref, de tout ce dont sont constitués les édifices nouvellement bâtis mais déjà ruinés avant même leur construction. L'expérience fut si féconde que Smithson envisagea un temps, non sans ironie, l'organisation d'une visite guidée de cette localité, dont il formula l'annonce en ces termes :

Que pouvez-vous trouver à Passaic que vous ne pouvez trouver à Paris, Londres ou Rome ? Découvrez-le par vous-même. Découvrez (si vous l'osez) l'époustouflante rivière Passaic et les monuments qui sont éternels sur ses berges enchantées. Conduisez une voiture de location jusqu'au pays oublié du temps. À quelques minutes seulement de New York City. Robert Smithson vous guidera à travers cette série légendaire de sites... et n'oubliez pas votre appareil photo<sup>17</sup>.

16. Robert Smithson, “A Tour of The Monuments of Passaic, New Jersey”, Artforum, décembre 1967 ; traduit dans Valérie Mavridorakis (dir.), *Art et science-fiction. La Ballard Connection*, trad. C. Anderes et V. Barras, Genève, Mamco, 2011, p. 207-215.

17. Jack Flam (dir.), *Robert Smithson. The Collected Writings*, Berkeley/

Smithson y renonça finalement. Il n'en demeure pas moins que l'expérience conduite à Passaic fut singulièrement fertile, puisqu'elle constitue, d'après Valérie Mavridorakis, le précédent le plus frappant de *Spiral Jetty* par son hybridité : “à la fois reportage sur la banlieue natale de l'artiste et récit SF qui voit le temps régresser puis progresser à plusieurs reprises et qui évoque un monde parallèle, dupliqué par l'empreinte photographique<sup>18</sup>”. C'est aussi dans ce texte que Smithson mentionne pour la première fois le mot “*earthworks*”, l'intitulé du roman post-apocalyptique de Brian Aldis qu'il lit au cours de son trajet en bus.

La postérité de ce terme, employé par l'artiste pour désigner génériquement les travaux qu'il réalise “sur site”, confirme l'hypothèse émise par Olivier Schefer : l'œuvre de Smithson à compter de cette période “peut nous apparaître comme une forme extrêmement élaborée de science-fiction<sup>19</sup>”, bien plus que ne l'étaient en effet ses dessins de jeunesse,

Los Angeles/Londres, University of California Press, 1996, p. 356 ; traduit dans Anaël Lejeune, “Un “Tour des monuments de Passaic” (1967), l'image de la cité selon Robert Smithson”, *L'Espace géographique*, vol. 40, n° 4, 2011, p. 369.

18. Valérie Mavridorakis, “Les essais de Robert Smithson”, *op. cit.*, p. 382.

19. Olivier Scheffer, “Art et science-fiction chez Robert Smithson”, *op. cit.*, p. 189.

10. Valérie Mavridorakis, “Les essais de Robert Smithson”, *op. cit.*, p. 376.

11. Voir George Kubler, *Formes du temps. Remarques sur l'histoire des choses*, Paris, Champ libre, 1973 [1962].

12. Valérie Mavridorakis, “Les essais de Robert Smithson”, *op. cit.*, p. 376-377.

13. Robert Smithson, “Ultramoderne”, Arts Magazine, septembre-octobre 1967 ; traduit dans Robert Smithson. *Le paysage entropique, 1960-1973*, trad. C. Gintz, Bruxelles/Marseille, Palais des Beaux-Arts/MAC, galeries contemporaines des Musées de Marseille, 1994, p. 179.

tout à la fois plus explicites et plus naïfs. Cette complexité se manifeste par une réversibilité du temps (l'artiste parle volontiers de "futur préhistorique"<sup>20</sup>) et une confusion des échelles, rhétorique caractéristique de la science-fiction dystopique de Ballard. *Spiral Jetty*<sup>21</sup>, entreprise initialement prévue pour être éphémère, est d'ailleurs exemplaire de cette démarche. Quoique prolongée par un film<sup>22</sup> qui "fonctionne littéralement comme un film fantastique, un voyage dans l'espace-temps" dans lequel la caméra "imité à sa façon le processus de formation du cristal qui croit [...] *clockwise* et *anti-clockwise*"<sup>23</sup>, *Spiral Jetty* est d'abord un earthwork que Scheffer commente en ces termes :

*Spiral Jetty* est à la fois l'agrandissement de la forme cubique du cristal et le *microcosme* d'une "immense nébuleuse de spirales, faite d'innombrables soleils", selon l'extrait du roman de science-fiction de John Taine, *Le Flot du temps*, lu par Smithsonian dans son film<sup>24</sup>.

Force est de constater, du reste, à quel point ces propos résonnent avec la description

20. Cité par Olivier Scheffer, *ibid.*, p. 191.

21. Robert Smithson, *Spiral Jetty*, Rozel Point, Grand Lac Salé, Utah, avril 1970, boue, cristaux de sel, roche basaltique, 457 x 4,5 m.

22. Robert Smithson, *Spiral Jetty*, film 16 mm, 35 min, sonore.

23. Olivier Scheffer, "Art et science-fiction chez Robert Smithson", *op. cit.*, p. 199.

24. *Ibid.*, p. 190.

très smithsonienne que Ballard faisait de sa forêt de cristal, quatre ans avant la construction du l'immense hiéroglyphe futuriste sur le Grand Lac Salé : "Les arbres de cristal y étaient tendus d'un treillis de mousses semblable à du verre. L'air s'y révélait notablement plus frais, comme si tout avait été gainé de glace, mais un incessant jeu de lumière se déversait sur eux à travers la canopée"<sup>25</sup>. Plus loin il ajoutait : "[...] cette forêt illuminée reflète en quelque sorte une période antérieure à nos vies, peut-être le souvenir archaïque inné de quelque paradis ancestral où l'unité de temps était la signature de chaque feuille ou fleur"<sup>26</sup>.

\*

Ce long préalable était indispensable, bien qu'il ne mentionne aucun des artistes présentés dans l'exposition. Il suggère pourtant au visiteur des outils nécessaires à sa lecture, puisqu'ils furent fondateurs de sa conception et en suggèrent une éventuelle interprétation. On l'aura compris, le duo Ballard-Smithson constitue l'ancrage de *Locus solus*, ici au centre d'une spirale expographique réunissant Antoine Bondu, Rebecca Brueder, Chloé Chéronnet, Gilles Desplanques, Sibylle Duboc, Stefan Eichhorn, Valentin Martre et Sarah del

25. J.G. Ballard, *La Forêt de cristal*, trad. M. Pagel, Paris, Gallimard, coll. "Folio Science-fiction", p. 107.

26. *Ibid.*, p. 118.

Pino. Qu'ils l'aient voulu ou non, et qu'ils le revendiquent ou pas, leurs œuvres s'y réfèrent, pour le meilleur !

D'ailleurs, l'association de Ballard et Smithson ne constitue aucunement une première. Au plan scientifique, mais partant d'une intuition féconde d'après ce qu'en dit son autrice, elle fut brillamment signifiée par Valérie Mavridorakis. Elle entreprit ainsi de réunir des textes sur le sujet parmi lesquels, outre les siens et ceux des personnalités incriminées, figurent des propositions de Laurence Alloway, Rayner Braham, Richard Hamilton, Peter Hutchinson, David Springle, Anne Tronche, Eugénie Tsai et Thomas A. Zanielo, sous la forme d'un ouvrage qu'elle dirigea en 2011, intitulé malicieusement *Art et science-fiction. La Ballard Connection*<sup>27</sup>. À cet *opus* répondait en outre, quelques années plus tard, l'exposition accomplie par Tacita Dean à Paris début 2014, dans les locaux de la galerie Marian Goodman. Nommée *J.G.* – un titre *a priori* énigmatique –, elle n'était ni plus ni moins qu'un double hommage : il était adressé à Ballard d'abord, autrement dit à cet écrivain qui avait constitué une source substantielle d'inspiration pour Smithson mais qui, à son tour, rendait la politesse à l'artiste.

27. Valérie Mavridorakis (dir.), "Art et science-fiction", *La Ballard Connection*, trad. C. Anderes et V. Barras, Genève, Mamco, 2011, p. 207-215.

Le film de vingt-six minutes qui constituait pour l'essentiel l'exposition, augmentée de photographies, d'objets recouverts de cristaux de sel du Grand Lac Salé et d'une gravure monumentale, rend pour partie compte de la correspondance épistolaire entre Dean et Ballard. Il témoigne simultanément de la fascination que vouait l'auteur à la *Spiral Jetty*, enjoignant à la réalisatrice de traiter l'œuvre "comme un mystère que son film devait résoudre"<sup>28</sup>.

*Locus solus* s'inscrit par conséquent dans la continuité de ces démarches consignait expressément ce double legs, marqué du sceau de la science-fiction et des désordres temporels inhérents au genre.

Il est parfaitement lisible dans les travaux récents de Gilles Desplanques. Les deux vidéos qu'il présente sont ainsi extraite d'une trilogie baptisée *Hétérotopia*, qui renvoie à ces "utopies localisées" disait Foucault, ces lieux absolument autres, ces contre-espaces qui obéissent à des règles déviantes de la norme. Chez l'artiste cependant, il s'agirait plutôt de dystopies localisées. L'allusion à Ballard est d'ailleurs évidente dans *L'Île de Béton* (2016),

28. Cité par Marjorie Micucci, "JG a Film Project By Tacita Dean" [en ligne], Critique d'art. Disponible sur : <<http://journals.openedition.org/critiquedart/13420>>, consulté le 24 mai 2022.



libre adaptation du récit éponyme livré par l'écrivain anglais en 1973, participant de sa *Urban Disaster Trilogy*<sup>29</sup>. On y croise un homme errant seul dans une architecture abandonnée, sorte de *concrete island*, semblant souvent démunie face aux objets qui jonchent son environnement et dont il semble méconnaître la fonction. Dans *Les Boues rouges* (2017), c'est d'une évocation en creux dont il est question, qui convoquerait plutôt le cycle des "quatre apocalypses"<sup>30</sup>. Vêtu d'une tenue de protection chimique, l'artiste y performe seul dans un paysage désolé composé des résidus déposés là pendant trente ans, produits de l'extraction de l'alumine.

Le dialogue semble s'instaurer tout naturellement entre cette dernière vidéo et *Barricade* (2019-2022), de Chloé Chéronnet. L'installation qu'elle propose est constituée d'un assemblage d'objets hétéroclites (capot de voiture, barrières de sécurité, pneus, matériaux de construction, etc.), recouvert d'une texture argileuse qui l'homogénéise et le fige. Entre la lave qui saisit Pompéi et la boue qui

figure des accidents climatiques toujours plus fréquents, on croirait volontiers cet ensemble extrait d'une fouille après la coulée, par des archéologues ou des secouristes. Dans un autre registre, l'artiste s'emploie à dessiner des architectures ambiguës mais existantes. L'exposition en propose un exemple avec *La Porte bleue* (2022), qui montre une bâtisse d'inspiration tout à la fois moderniste et passéiste, une ruine en devenir quoiqu'il en soit, peut-être déjà-là en ce qu'elle la figure. Il est frappant de constater, de surcroît, le caractère réflexif de la méthode utilisée pour représenter ces bâtiments. Le dessin y est réalisé au pochoir, avec du bleu à tracer de maçon. Et puisqu'il n'est pas fixé, intentionnellement cela va de soi, sa disparition est contenue dans sa conception. On constate encore cette inclination dès la page d'accueil du site de l'artiste, où se lit en bonne place le mot "ruine", typographié en miroir selon un axe de symétrie horizontal, de telle manière qu'il apparaisse "à l'envers". Le même terme était d'ailleurs restitué en l'état à l'effet d'intituler une série d'assemblages réalisée dès 2016, tandis que l'idée sous-tend toujours le travail. C'est le cas avec *Les Îles* (2022), deuxième installation d'envergure déployée par Chloé Chéronnet dans la galerie. Si cette dernière convoque à nouveau l'ouvrage de Ballard précédemment mentionné, par son titre et puisqu'elle est constituée pour partie de ciment fondu, elle

est par ailleurs caractérisée par une ambivalence des proportions déterminant les éléments qui la composent, dont on ne sait s'ils relèvent de la maquette ou de fragments à l'échelle 1.

En définitive, Le ciment est peut-être la vedette de l'exposition, à moins que le cristal ne la lui vole, ou plus généralement la minéralogie. La première hypothèse est confirmée par l'accrochage de Sibylle Duboc, organisé à partir de seize formes rectangulaires fixées au mur et réparties orthogonalement par rangées de quatre. Chacune est le moulage d'une coque de smartphone. Pour autant que l'artiste partage avec Chloé Chéronnet un goût pour le ciment – il est blanc cette fois –, elle épouse également son intérêt pour la figure, tel que manifesté dans *La Porte bleue*. À ceci près que Sibylle Duboc, avec ses *Fossiles photographiques* (2020), recourt pour sa part à un procédé désormais "obsolète" : elle applique à la surface de ses contre-moules une émulsion pleine des sels d'argent qui lui permettent paradoxalement de révéler des images on ne peut plus contemporaines, celles de *data centers*, ressemblant à des plans puisque fournies depuis l'espace que parcourent les satellites. Une fois de plus en outre, la confusion des échelles est ici à l'œuvre dans la mesure où ces vues pourraient tout aussi dessiner les circuits imprimés que contient le ventre de nos portables.

L'hypothèse du ciment est pareillement supportée par Antoine Bondu, de même qu'il confirme conjointement celle du cristal. Deux œuvres composent son corpus en la circonstance, qui l'une ou l'autre se réfère à l'une ou l'autre supposition. *Malmener le monolithe* (2022) relève de la première tandis que ce travail constitue, pour l'artiste et ceux qui le suivent, un franchissement significatif. Dernière née de sa série prometteuse intitulée *Malmener le béton*, qu'il entama en 2020, cette pièce témoigne en effet, comparée à celles qui la précédaient, d'une distinction de taille : son format en l'occurrence. Deux commentaires en découlent, l'un concernant son statut, l'autre sa puissance d'évocation. En premier lieu, nous avons désormais à faire à une sculpture et non à un objet qui y ressemble. C'était attendu de la part de quelqu'un qui, lorsqu'il n'est pas un lecteur assidu d'Asimov (parmi d'autres) s'adonne passionnément à la pratique sculpturale. Il est entendu, bien sûr, que ces activités ne sont aucunement incompatibles. En second lieu justement, ce changement de dimension possède une nouvelle qualité : il remémore les fantasmes science-fictionnel paradoxalement associés à la figure mémoriale du monolithe, qu'elle soit préhistorique chez Kubrick, dans *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968), ou géologique chez Spielberg, dans *Rencontres du troisième type* (1977). L'autre vertu

29. Voir J.G. Ballard, La Trilogie de béton. *Crash !, L'Île de Béton, I.G.H.*, trad. G. Fradier et R. Louit, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 2014 [1973, 1975].

30. Le cycle des "quatre apocalypses", dédié aux quatre éléments (air, eau, feu, terre), est constitué des quatre premiers romans de J.G. Ballard : *Le Vent de nulle part* (1961), *Le Monde englouti* (1962), *Sécheresse* (1964) et *La Forêt de cristal* (1966).

de cette œuvre, et de l'ensemble de la série cette fois, nous renvoie à la pensée de Smithson qu'elle semble synthétiser modestement mais très efficacement, parce que la pierre y est plus dense, plus forte et plus résistante que ne l'est le ciment de béton qui se creuse à son contact, parce que la ruine d'hier est en effet plus durable que celle d'aujourd'hui. Le soutien de Smithson semble encore mobilisé dans le discret dispositif (*Jardin isolé. Efflorescences sur supports multiples*, 2019-2022) exposé ailleurs par Antoine Bondu. Croisant le pupitre, l'étagère et la table lumineuse, il a pour objet la présentation d'un assortiment choisi parmi les cultures minérales et cristallines patiemment cultivées puis récoltées par l'artiste, rappelant ainsi le geste commis par Tacita Dean aux abords du Grand Lac Salé. Autrement dit, c'est d'une fleur de sel dont il s'agit, chargée de ce précipité dont il expérimente par ailleurs les capacités destructrices quand il le mêle au béton.

À défaut de cristaux à proprement parler, Valentin Martre partage avec Antoine Bondu une sympathie pour la minéralogie. L'épopée triviale que l'artiste nous propose débute par un couloir (*Crépuscule rocheux*, 2021-2022). Le noir dans lequel il nous plonge est la condition qui permet de voir la prétendue préciosité de ses cailloux luminescents. Elle est aussi la condition pour qu'agisse le pigment phosphorescent,

l'aluminate de strontium alternativement exposé à la lumière, qui émerge des sections de pierre présentées. Bizarrement, certaines de ces coupes portent la trace de circuits imprimés, de bouts d'ordinateurs qu'on retrouve en sortant, tandis qu'on tombe dessus nez-à-nez – ou plutôt pied-à-pied compte tenu de la configuration du parcours –. S'y présente au sol une lentille (*Inclusion*, 2022), sorte de loupe d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Rien à voir avec les lentilles de contact qui corrigent : celle-ci déforme et, ce faisant, nous informe. Sorte de *time capsule* "ouverte" dont on pourrait "vérifier" le contenu en permanence (os de mammifère, minéraux, éléments d'ordinateur, aimant, magnétite, limaille rouillée, etc.), elle a pour principal intérêt, outre sa forme, les temporalités contradictoires qu'elle confronte, qu'elles soient géologiques, biologiques, anthropologiques ou technologiques. Plus loin une autre pierre, dont on doit faire l'expérience les mains gantées, derrière une vitre, comme des laborantins fondamentalement privés de toute expérience (*Amatractite*, 2022). On en arrive finalement à ce capot de voiture (évoquant au passage celui de Chloé Chéronnet, qu'il jouxte d'ailleurs dans l'espace). Cette forme étrange et problématique ne ressemble à rien, tandis qu'elle ressemble à tout. Encore cette histoire d'échelle. Pourtant concrètement martelée sur un rocher – la

minéralogie de nouveau –, on ne peut s'empêcher, par exemple, d'y lire un paysage, de même qu'elle convoque les accidents du *Crash !* de Ballard dénonçant le cauchemar consumériste et, par voie de conséquence, l'improbable exposition d'automobiles fracassées qu'il réalisa en 1970 sous l'égide du New Arts Laboratory, parodiquement intitulée *New Sculpture*<sup>31</sup>.

Le modèle géologique prend un autre tour chez Rebecca Brueder qui ne nous renvoie plus au temps long que cette science appelle habituellement. Avec *Plastiglomerat* (2018), l'artiste convoque un présent si problématique qu'on préférerait le reporter au lendemain, par déni. L'œuvre se présente sous la forme d'un agglomérat visiblement minéral, flottant dans une cuve en verre remplie d'eau. L'effet est paradoxal compte tenu du poids qu'on projette sur cet amas. Rebecca Brueder se réfère ici métaphoriquement au tournant géologique que constitue le plastiglomerat, cette nouvelle pierre de l'anthropocène, une roche qualifiée de détritique par la pétrographie, constituée pour partie de lave et pour l'autre de nos scories – des matières plastiques notamment – qu'on

retrouve dérivant à la surface des océans. C'est aussi au présent que se conjugait *Alep 2016* (2016), au moment de sa réalisation. Elle est contemporaine des derniers jours de la sanglante et destructrice bataille d'Alep opposant, pendant la guerre civile syrienne, le camp loyaliste de l'armée à des groupes d'opposition. Les quinze carreaux de faïence assemblés et la multitude d'éléments qui les surmontent figurent un paysage en ruine qui évoque ce funeste épisode. Le basculement d'un plan horizontal à un plan vertical offre au regardeur un point de vue en surplomb, comme le fait une photographie aérienne. Le paradoxe temporel avec lequel l'artiste joue ici tient au fait que les ruines représentées, convoquant à ce titre un passé, sont surtout un fantasme, autrement dit une projection, fondée sur les rares clichés qui circulaient alors sur les réseaux sociaux et sur Internet.

Dans le même ordre d'idée que *Plastiglomerat*, les images données à voir par Sarah del Pino dans *Révent-elles de robots astronautes ?* (2017) semblent si irréaliste, ou plutôt surréelle, qu'on les verrait volontiers provenir du futur. Il n'en est rien cependant puisqu'elles documentent ce présent que Ballard qualifiait de "mariage de la raison et du cauchemar", de dystopie réalisée. Leur sujet est un élevage de vaches laitière qui possède cette particularité d'être géré par des logiciels informatiques

31. Voir Valérie Mavridorakis, "The Atrocity Exhibition – écrite et réalisée par J.G. Ballard ou la fin tragique des années 1960", *20/27*, n° 2, février 2008, p. 56-75.



et entièrement robotisé. L'effet d'irréalité, délibérément recherché, tient en partie aux conditions de prise de vues, effectuées de nuit, et à l'éclairage artificiel qui confère aux images une singulière teinte jaunâtre. Le site du tournage y apparaît comme un monde parallèle, isolé par le noir qui l'environne, "un microcosme fabriqué par l'homme et pourtant déserté par ce dernier" nous dit l'artiste. Le tour de force de Sarah del Pino est justement d'être parvenue à s'absenter complètement, à se faire oublier des bovins comme des spectateurs. La caméra fut en effet fixée sur les robots en activité qui déterminent en conséquence ses mouvements. Il en résulte des images froides et indifférentes – technologiques aurait dit Farocki – qui concourent pour beaucoup à l'esthétique science-fictionnelle du film.

L'imbrication des temporalités est d'une toute nature dans le travail de Stefan Eichhorn. Elle relève, chez lui, d'une sorte de rétrofuturisme ou d'archéomodernisme, où interagissent, le regard rétrospectif et les visions d'un futur non advenu. En quelque sorte, le futur qu'il nous présente semble tout droit sorti du passé, et des fantaisies de nos aïeux. Il en est ainsi de sa série de cosmonautes (ironiquement intitulée *They Promised Us Flying Cars, But All We've Got Are Solar Powered Parking Meters*, 2019) dont les combinaisons sont essentiellement constituées

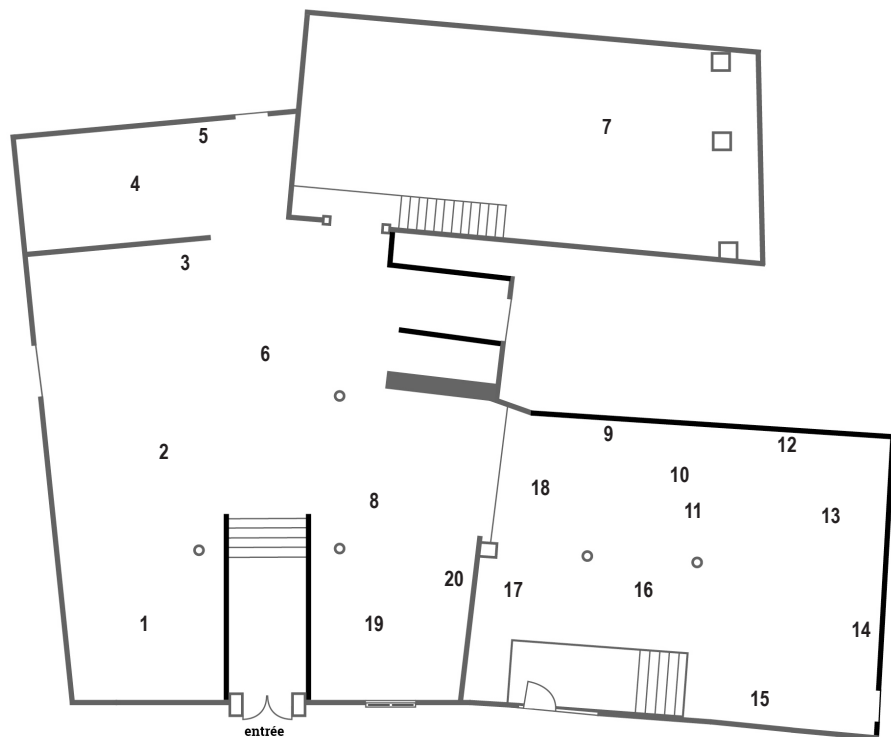
de déchets récupérés dans la rue et d'autres matériaux trouvés. Quoiqu'elles soient bien imparfaites en regard de leurs modèles, les deux grandes tentes encombrant une partie importante de l'espace d'exposition (*Tent*, 2012 et *Tent*, 2019) évoquent, par leur structure géodésique, les dômes construits par Buckminster Fuller et, plus généralement, l'architecture utopique. C'est d'ailleurs à une autre utopie que s'intéresse l'artiste avec la collection de cartes postales qu'il rassemble depuis 2013. *Greetings From The Future* est ainsi une allusion aux nombreux projets qui ont fleuri dans les années 1960, aux fins de simuler la culture de denrées alimentaires dans la perspective d'une exploitation extraterrestre. C'est ce que Stefan Eichhorn nous laisse croire en tous les cas, aidés en cela par le caractère suranné d'images coïncidant parfaitement avec le souvenir de ces projets périmés.

\*

Malgré les nuances parfois notables qui distinguent les pratiques respectives de ces artistes, dont les traits les plus saillants viennent d'être grossièrement tracés, leur réunion témoigne bien du caractère remarquablement vivace de l'héritage mobilisé. Et puisqu'elle ne concerne qu'un échantillon très localisé, on se prend à imaginer sa puissance à d'autres échelles. Pourtant, la vitalité de ce patrimoine n'est pas

sans surprendre au regard de la jeunesse des artistes impliqués, tandis qu'il renvoie plutôt aux années 1960 et 1970. Comme si les intuitions et les pressentiments d'alors devenaient plus prégnants encore aujourd'hui. Sans doute la science-fiction agit-elle dès lors comme une échappatoire permettant d'esquiver une réalité souvent misérable ? Ou peut-être, au contraire, manifeste-t-elle une prise de conscience aiguë, nourrie de l'anxiété sociale, économique, environnementale, climatique et sanitaire qui affecte l'air du temps, celle d'un écart toujours plus resserré entre la prévision et la conclusion, celle d'une faillite imminente ?

Édouard Monnet, mai 2022



1. Chloé Chéronnet, *Les îles*, 2022

polystyrène, bande grillagée adhésive, ciment fondu, sangles  
dimensions variables

2. Stefan Eichhorn, *Tent*, série "Tents", 2012

tissu, fermeture éclair, bâtons de bois, résine époxy, fibre de verre  
410 x 450 x 275 cm

3. Chloé Chéronnet, *La porte bleue*, 2022

poudre à tracer bleue, plaque de plâtre, bois, boulon, 126 x 126 cm

4. Antoine Bondu, *Malmener le Monolithe*, 2022

béton de ciment, roche calcaire, 80 x 50 x 160 cm

5. Rebecca Brueder, *Alep 2016*, 2016

faïence, manganèse, 75 x 45 cm

6. Stefan Eichhorn, *Tent*, série "Tents", 2019

tissu, fermeture éclair, bâtons de bois, résine époxy, fibre de verre  
320 x 300 x 220 cm

Collection Frac Provence Alpes Côte d'Azur

7. Sarah del Pino, *Révent-elles de robots astronautes ?*, 2017

vidéo HD, 25 min

Collection FRAC Auvergne

8. Valentin Martre, *Crépuscule rocheux*, 2021

plâtre, pigments en aluminat de strontium, dimensions variables

9. Antoine Bondu, *Jardin isolé. Efflorescences sur supports multiples*,  
2019 – 2022

sel sur matériaux divers, 101 x 26 x 15 cm

10. Stefan Eichhorn, *They Promised Us Flying Cars, But All We've Got Are  
Solar Powered Parking Meters*, 2019

déchets urbains (mousse, tissu, fermeture éclair, verre acrylique, bois,  
bande adhésive et autres matériaux trouvés) approx. 60 x 60 x 205 cm

11. Stefan Eichhorn, *They Promised Us Flying Cars, But All We've Got Are  
Solar Powered Parking Meters*, 2020

déchets urbains (mousse, tissu, fermeture éclair, verre acrylique, bois,  
bande adhésive et autres matériaux trouvés) approx. 60 x 60 x 205 cm

12. Gilles Desplanques, *Les boues rouges*, tirée de la trilogie "Hétérotopia", 2017

vidéo, 10 min, Son, montage et étalonnage : Matthieu Weil, Création  
sonore et mixage : Bertrand Wolff, Coproduction Château de Servières et  
Riam Festival, Collection FCAC de Marseille

13. Valentin Martre, *Collision*, 2022

capot, 95 x 130 x 30 cm

14. Valentin Martre, *Amatractite*, 2022

aimant de ferrite, bitume, terre, goudron, résine époxy, charbon, cendre,  
gants de caoutchouc, aimant néodyme, 64 x 72 x 85 cm

15. Gilles Desplanques, *Île de béton*, tirée de la trilogie "Hétérotopia", 2016

vidéo, 9 min 20, Images et son : Seung-Hawn Oh, Montage : Matthieu Weil,  
Coproduction Château de Servières et Riam Festival

Collection Frac Provence Alpes Côte d'Azur

16. Chloé Chéronnet, *Barricade*, 2022

matériaux mixtes, argile, plâtre, dimensions variables

17. Stefan Eichhorn, *Greetings From The Future*, depuis 2013

collection de cartes postales

18. Valentin Martre, *Inclusion*, 2022

lentille de verre, éléments d'ordinateur, aimant, limaille rouillée, quartz, magnétite, pierres diverses, os, phlogopite, 25 cm de diamètre

19. Rebecca Brueder, *Plastiglomérat*, 2018

brique, mortier, verre, eau, fer, 50 x 50 x 215 cm

20. Sibylle Duboc, *Fossiles photographiques de toits de data centers*, 2020

série de 16 tirages argentiques sur moulages de coques de smartphones en ciment, 7 x 15 cm chacun

Collection FCAC de Marseille

VidéoChroniques est une association sans but lucratif créée en 1989, implantée à Marseille. Elle organise des expositions et des projections, accueille des artistes en résidence et dispose d'importantes ressources documentaires dans le domaine de la vidéo d'artistes et plus largement dans celui de l'art contemporain. Elle travaille avec un réseau local, national et international de partenaires : associations, festivals, distributeurs, diffuseurs, galeries, lieux d'exposition institutionnels, écoles d'art, etc.

L'association avait initialement pour vocation de promouvoir les divers usages d'un médium spécifique – la vidéo – encore émergents à l'époque de sa création, dans le contexte de l'art et de la culture. À partir de la fin des années quatre-vingt-dix, sous l'impulsion d'une partie de ses membres et d'une nouvelle direction, l'objet éditorial de la structure s'est ancré plus explicitement dans le champ de l'art contemporain. Depuis 2008 elle dispose d'un espace de monstration de 400m<sup>2</sup> dans le quartier historique du Panier qui a donné lieu à la réalisation d'une trentaine d'expositions (individuelles et collectives), le plus souvent accompagnées de résidences préalables.

La réflexion aujourd'hui poursuivie par VidéoChroniques, basée sur une démarche prospective, s'appuie sur des éléments de programmation divers par leur nature et leur forme, qui témoignent de la pluralité des propositions formulées par les artistes et de la diversité des supports, médiums et outils dont ils font désormais usage. L'association s'attache plus précisément à mettre en lumière des œuvres exigeantes, rares ou méconnues, qu'elles soient

émergentes ou accomplies, dont les qualités échappent aujourd'hui aux repérages des systèmes marchand et institutionnel. Hormis les expositions personnelles et collectives, d'autres propositions, comme des concerts, des performances, ou des séances de projection (vidéos d'artistes, films expérimentaux, documentaires de création, cinéma underground)... complètent occasionnellement l'éventail des formes mises en œuvre.

Présidé par l'historien d'art Fabien Faure, le conseil d'administration de l'association est constitué de personnalités diverses, aux activités et compétences complémentaires (artiste, programmeur cinéma, juriste, enseignant, chercheur...) Elle est dirigée depuis 1999 par Édouard Monnet. Artiste et musicien, commissaire d'exposition et programmeur dans le cadre de ses activités à VidéoChroniques, il enseigne par ailleurs à l'École Supérieure d'Art de Toulon.

Elle est membre du réseau Provence Art Contemporain.

#### Pour plus de renseignements

Thibaut Aymonin  
chargé de la communication,  
des publics et de la médiation

Tél. : 09 60 44 25 58 / 06 29 06 36 16  
info@videochroniques.org

Ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h  
Entrée libre / Accueil de groupes sur  
réservation

Vidéochroniques est soutenue par



### **Sibylle Duboc**

Née en 1995 aux Lilas  
Vit et travaille à Marseille

Sibylle Duboc est une artiste plasticienne qui dans sa pratique mêle expérimentations photographiques et sculpture et travaille sur le lien entre l'image virtuelle, l'archéologie et l'anthropocène. Elle mène depuis plusieurs années un projet autour des *Fossiles photographiques* dont la démarche s'appuie sur une fabrication artisanale des images à partir de photographies numériques, nous conduisant à reconsidérer notre rapport au visible et à notre perception spatio-temporelle du monde sensible.

### **Rebecca Brueder**

Née en 1993 à Suresnes  
Vit et travaille à Marseille

Le travail de Rebecca Brueder prend pour point de départ la pierre. La pierre non pas en tant que matériau, mais en tant qu'objet : sa forme, son poids, sa couleur, les courbes qu'elle dessine, ses lignes... L'artiste s'intéresse à ce qu'elle représente, un monde muet, une idée d'un corps qui nous subsiste, qui attend. Une forme poétique reliée à l'idée de quelque chose de pérenne, d'inerte, à l'écoute. Une forme qui subit, qui n'est pas sensée croître et qui pourtant s'est transformée dans la dissolution parfois, par agglomération à d'autres instants ou encore même à la sortie de la bouche des volcans.

Elle est représentée par la Galerie Robet-Dantec (Belfort).

### **Valentin Martre**

Né en 1993 à Carcassonne  
Vit et travaille à Marseille

"Dans le vocabulaire formel déployé par Valentin Martre, il y a quelque chose qui cloche, il y a "un truc" qui nous fait brutalement dézoomer et prendre du recul. On trébuche sur cet univers quasi-

scientifique et policé. À bien y regarder, nous sommes face à des trucages, des inventions. Ses œuvres qui hybrident le biologique au technologique, le "naturel" au culturel, nous invite à mettre en doute l'organisation scientifique du monde qui nous est tant familière, à renégocier notre place dans le monde, en collaboration avec les éléments qui nous entourent et dont nous faisons partie."

Karin Schlageter

### **Chloé Chéronnet**

Née en 1992 à Bruges  
Vit et travaille à Marseille

Chloé Chéronnet travaille à partir de résidus industriels glanés dans des zones en périphérie des villes, des zones industrielles à l'abandon, dont l'état oscille entre réhabilitation et destruction imminente. Par la destruction des formes évoquant ce processus, elle conçoit des installations *in situ* et mouvantes qui dépendent fondamentalement de leur environnement. Il s'agit alors pour elle de "construire à l'état de ruine", d'imaginer de possibles projections d'architectures entropiques où ses sculptures peuvent devenir de probables maquettes futuristes et où les matériaux mutent en éléments de décors de paysages artificiels.

### **Antoine Bondu**

Né en 1992 à Talence  
Vit et travaille à Marseille

"Antoine Bondu étudie comme un archéologue ses propres maçonneries et bricole des histoires dont le temps est l'acteur principal. Son travail de sculpture fabrique des objets qui compressent des strates temporelles par de nombreux biais, celui du réel, celui de la fiction, celui de la prospective et celui de la rétrospective."

Diego Bustamante

### **Sarah del Pino**

Née en 1992 à Lyon

Vit et travaille à Lyon

"Dans mes vidéos comme dans mon œuvre plastique, je m'attache à ce que la philosophe Donna Haraway appelle des "faits sauvages", autrement dit ces microévénements du réel, ces éléments inobservés parce qu'invisibles ou dissimulés qui nécessitent pour être vus d'être "fictionnés". La lumière est centrale dans mon travail. Elle met en mouvement les formes et fait vibrer la couleur, faisant surgir en creux des fictions se jouant entre "hyper-réalité" et ambiance surnaturelle."

### **Stefan Eichhorn**

Né en 1980 à Dresde (Allemagne)

Vit et travaille à Marseille

La science-fiction, la culture populaire et scientifique, ainsi que l'imaginaire de la conquête, de l'exploitation et de l'écologie spatiale nourrissent le travail de Stefan Eichhorn. Il porte une attention particulière au détail du langage scientifique, de sa vulgarisation à son état le plus rationnel et l'entremêle à une certaine économie de moyens faite de recyclage et de matériaux bon-marchés, appuyant de fait le caractère utopique de l' "ailleurs".

### **Gilles Desplanques**

Né en 1977 à Tourcoing

Vit et travaille à Marseille

Les œuvres de Gilles Desplanques réagissent pour la plupart à des contextes spécifiques. Son travail, qui s'étend de la sculpture à la vidéo, en passant par l'installation, la photographie ou la performance... s'appuie sur un attrait pour l'architecture, plus généralement sur un intérêt pour le rapport du corps à l'espace et sur un désir de s'en prendre aux modèles normatifs qui organisent les constructions, la société, l'individu.

Emprunté à l'étrange roman de Raymond Roussel paru en 1914, ce titre fut repris en 1969 par J.G. Ballard, à l'effet d'intituler un passage de "La foire aux atrocités".

Le legs de l'écrivain anglais dans le champ de l'art contemporain, déjà manifesté explicitement par Robert Smithson au tournant des années 1970, puis plus récemment par Tacita Dean, semble toujours demeurer vivant pour les artistes actuels.

L'exposition collective éponyme proposée par Vidéochroniques tente ainsi d'explorer ce dynamisme "ballardien", que fonde une insaisissable géographie et une temporalité hésitante, entre présent visionnaire et futur imminent.